

PATRICK DECLERCK, UN ÉCRIVAIN CHEZ LES CLOCHARDS

Projet et « objet littéraire non-identifié »¹

José DOMINGUES DE ALMEIDA

UP – ILCML – APEF

jalmeida@letras.up.pt

Résumé : Dans cet article, nous aborderons un cas particulier d’engagement d’un écrivain belge de langue française (Patrick Declerck) qui, en plus d’une activité littéraire, s’est intéressé à la question sociale, psychanalytique et thérapeutique des clochards de Paris dont il a suivi empiriquement l’existence précaire durant quelque temps. *Les Naufragés* en est le compte rendu.

Mots-clés : engagement, projet, clochards, Declerck

Abstract: In this article, we will discuss a particular case of engagement of a French-speaking Belgian writer (Patrick Declerck) who, in addition to a literary activity, was interested in the social, psychoanalytic, and therapeutic question of the tramps of Paris whose precarious existence he followed empirically for some time. *Les Naufragés* is the account.

Keywords: commitment, project, tramps, Declerck

¹ Cet article est financé par les fonds FEDER du Programme d’Exploitation des Facteurs de Compétitivité – COMPETE (POCI-01-0145-FEDER-007339) et par les fonds nationaux de la FCT – Fondation pour la science et la technologie, dans le cadre du projet stratégique « UID/ELT/00500/2013 ».

Dans leur incontournable essai sur la fiction contemporaine en langue française, Dominique Viart et Bruno Vercier consacrent tout un chapitre aux nouvelles modalités d'engagement chez les écrivains d'aujourd'hui. Ces modalités assument, selon eux, des formes inouïes qui passent par la fiction, certes, mais aussi l'investigation, l'intervention ou la réflexion (Viart & Vercier, 2005 : 252-253). Bien évidemment, ce sont les enjeux de l'interdisciplinarité qui sont évoqués, et il n'est pas directement fait mention à des excursions ou à des réseaux ou projets sociaux concrets, mais il est loisible d'y lier aussi les implications dans le social telles que les connaît l'écrivain belge de langue française Patrick Declerck (*idem* : 261-262).

Né en 1953 à Bruxelles, Declerck est un de ces écrivains primés, apparu sur la scène littéraire de Belgique bien après le débat identitaire de la belgitude et que, d'ailleurs, cette polémique en soi indiffère (*cf.* Almeida, 2013). Publié à Paris, plus précisément chez Gallimard, Declerck est également psychanalyste, ce qui non seulement transparaît dans ses romans, dont *Démons me turlupinant*, prix Rossel 2012, le Goncourt belge, mais s'est avéré un précieux outil dans un projet de suivi thérapeutique des clochards de Paris, lequel met en récit les malheurs des SDF parisiens, très justement désignés de « naufragés » (Declerck, 2001).

En effet, Declerck a passé quinze ans à rencontrer des clochards à Paris. *Les Naufragés* – qui n'est pas à lire comme une fiction, mais plutôt comme le résultat d'un projet – reprend sa thèse ethnologique – précise-t-il – pour laquelle il a vécu des expériences d'immersion, se faisant, par exemple, recueillir et amener parmi les SDF au Centre d'Hébergement et d'Assistance aux Personnes Sans Abri de Nanterre. Il a également assuré une permanence d'écoute de Médecins du Monde (1986-1987), puis une consultation psychanalytique de 1988 à 1997 au centre d'accueil et de soins hospitaliers de Nanterre, institution spécialisée dans l'accueil sanitaire de cette population instable. De 1993 à 1995, il a fait partie de l'équipe de Xavier Emmanuelli (successeur du Dr Patrick Henry), avant la nomination de celui-ci comme secrétaire d'État à l'action humanitaire.

Comme le souligne Dominique Bourdin, *Les Naufragés* – très symptomatiquement publié dans la collection « Terre Humaine », dirigée et fondée chez Plon par Jean Malaurie, se veut :

(...) la rencontre de personnes réelles – et l'auteur ne cache pas ses sentiments, pas toujours amicaux, envers elles ; mais il

témoigne en revanche d'un profond respect de leur personne, de leur existence et de leur altérité. Declerck rend compte d'une pratique humaine – d'une praxis au sens de T. Negri : pratique ayant l'humain comme objet mais surtout comme fin. La rigueur éthique et épistémologique de l'ouvrage est irréprochable².

Le caractère humanitaire de cet essai comme rapport-thèse d'un projet de longue haleine dans les rues de Paris auprès des SDF aurait pu inscrire d'office l'ensemble de la poétique declerckienne dans la catégorie de l'éthique projectionniste dégagée par Alexandre Gefen dans son essai sur les tendances réparatrices et sotériologiques de la littérature française (Gefen, 2017), notamment dans le souci d'empathie puisque, selon Gefen, « rendre présent et visible l'autre, se projeter affectivement par empathie, en “prendre soin” par la littérature sont des projets centraux dans les métadiscours contemporains, à la fois comme mission assignée à l'auteur et comme mode de relation à la littérature » (*idem* : 150), et serait devenu une des tendances majeures de l'écriture romanesque. Mais ce serait oublier que *Les Naufragés. Avec les clochards de Paris* n'est justement pas un roman, mais une étude à caractère entomologiste et ethnographique : « J'ai suivi les clochards dans la rue, dans les centres d'hébergement, à l'hôpital. Je les ai côtoyés ivres, vociférants ou comateux d'alcool, hagards de rage et d'impuissance. Je les ai vus obscènes, incontinentes, effondrés, braguette ouverte... J'ai souvent dû combattre la nausée que leur odeur provoquait » (Declerck, 2001 : 11-12). Et ce qui s'annonçait très rapidement comme une étude en « ethnologie psychanalytique » (*idem* : 17) devient un « voyage initiatique » (*idem* : 15) dans le monde de l'« anomie ambiante » (*ibidem*).

Deux parties ponctuent ce récit, ou cet OLN (objet littéraire non identifié) pour citer Yves Mamou (2001) : « Routes » et « Cartes ». Si « Routes » procure un ensemble de témoignages recueillis sur le terrain, voire en immersion, « Cartes » représente « une conceptualisation essentiellement psychanalytique, qui dégage et analyse le syndrome de la grande désocialisation, mais qui développe aussi une réflexion critique acérée sur les pratiques d'aide et sur la société des “normaux” » (Bourdin, 2002)³. C'est exactement là que l'on peut parler d'un projet actionnel de la part d'un écrivain de langue française.

En effet, le regard direct porté sur les clochards lors de consultation, d'une écoute et de la convivialité en immersion – « Dans ma chambre à la Cité de Nanterre

² <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2002-3-page-961.htm>

³ <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2002-3-page-961.htm>

universitaire, je prépare mes affaires. Je vais me faire ramasser incognito avec les clochards par la police et emmener à Nanterre, pour y passer la nuit. C'est là le seul moyen de savoir ce qui s'y passe vraiment » (Declerck, 2001 : 44) – met en exergue « la rencontre de personnes réelles » (Bourdin, 2002)⁴ dont il brosse, voire croque le portrait dans son ouvrage : « Clochards, exclus, nouveaux pauvres, marginaux, mendiants... Qui sont-ils, ces êtres étranges aux visages ravagés ? Ces exilés qui nous côtoient, qui dérangent notre regard et suscitent nos fantasmes. Des fainéants ? Des réfractaires ? Ou des philosophes ? Révoltés, anarchistes, intellectuels parfois, faux mendiants souvent ? » (Declerck, 2001 : 21). Ce regard et cette écoute se sont également traduits dans les notes cursives du psychanalyste qu'il livre en illustration à ses propos.

Pendant la participation à cette étude-projet, Declerck témoigne des symptômes de désocialisation extrême et de déchéance endémique : un coït entre clochards (*idem* : 51), le rituel inutile de la douche (*idem* : 53), le dortoir avec ses ronflements, geignements et autres signes de dégénérescence, notamment l'incontinence physiologique et verbale. Ce dernier facteur est d'ailleurs susceptible de plusieurs interprétations, dont celle qu'en donne Dominique Bourdin :

L'illusion bénéfique permet la solidarité, mais pousse aussi à l'hémorragie discursive, parole vide qui n'est plus ponctuée de silences et ne dispose plus de la capacité de rétention... L'incontinence verbale rejoint ainsi la problématique anale, tandis que le soignant est d'autant plus avide de récits qu'il est pris de vertige et d'excitation devant la transgression de l'autre : cela pourrait-il m'arriver à moi ? (Bourdin, 2002)⁵.

Mais le *projet* ici de celui qui, en plus de psychanalyste et anthropologue, est aussi *écrivain*, entend toucher le social là où d'autres approches échouent, notamment dans la compréhension de la désocialisation radicale de ces clochards dont la systématisation occupe la deuxième partie du récit. Sa thèse est claire : quand la psychiatrie classique tend à réduire la clochardisation à un problème social, elle empêche de penser la spécificité du phénomène et le réduit à sa négativité. Autrement dit, partant de « l'immense résistance au changement souvent opposée par les clochards à toute amélioration durable

⁴ *idem*.

⁵ *idem*.

et structurelle de leur état » (Declerck 2001 : 286). Declerck avance plusieurs définitions du SDF : « Auto-exclusion pathologique, compulsive et endogène, qui l'entraîne bien au-delà des limites de marginalité que lui assignaient les processus d'exclusion sociale. L'exclusion, au-delà d'une certaine limite, agit comme un virus qui, en s'installant au cœur du sujet, le force à le reproduire à l'infini » (*idem* : 290).

Le clochard devient un exclus, une victime d'un système social, mais que la société se verra toujours incapable de réinsérer. La réinsertion s'avère illusoire. Elle « relève du fantasme et de l'idéologie » (Bourdin, 2002)⁶. Declerck va plus loin : « le clochard est un “fou de l'exclusion” ». C'est cette folie, qui ne peut être réduite à aucune autre, qu'il nous faut essayer de mieux comprendre » (Declerck, 2001 : 289) ; « Le clochard est un exclu qui en est venu à ne plus pouvoir vivre autrement que dans l'exclusion perpétuelle de lui-même » (*idem* : 289-290).

Il faut rappeler que Patrick Declerck est vraiment *écrivain*, et un non un simple écrivain pour reprendre la distinction barthésienne, et on est en droit de se demander où réside l'implication du littéraire dans cet excursus social sous forme de thèse et de travail de terrain.

D'une part, le chercheur social ne quitte aucunement le registre et la référence littéraires. Il ponctue ses propos de citations littéraires, et les illustre de tableaux de peintres expressionnistes et surréalistes comme James Ensor ou encore de Victor Hugo. D'autre part, il s'attarde sur l'analyse et la mise en contexte d'un travail d'écriture littéraire produit par un clochard, notamment le récit émouvant de Marc P., dont le thérapeute recueille les manuscrits volants et les peintures qui manquaient de s'égarer ou d'être détruits, lequel écrit sur un passé familial sombre. Dans un chapitre intitulé « Du noir à perte de vue... », Patrick Declerc rapporte un épisode terrible, digne d'un fait divers criminel classique :

À 10 ans, Marc P. est réveillé, une nuit, par sa mère qui lui demande comment charger le fusil de chasse. L'enfant lui explique et assiste ensuite au meurtre de son père qui dort dans la chambre parentale. Il est à ses côtés quand elle part se constituer prisonnière (...). Si sa production littéraire et picturale le distingue de la plupart des clochards, le triangle rue-hôpital-prison autour duquel s'organise sa vie sur fond d'alcool-tabagisme est lui, en revanche, assez typique du milieu (*idem* : 194-195).

⁶ *idem*.

En outre, Declerck lui-même emprunte çà et là dans son récit un registre littéraire. Il est, ne l'oublions pas, écrivain, et auteur de plusieurs (futurs) romans, dont un où le psychanalyste décrit une autre déchéance, la sienne. En effet, quelques années plus tard, Patrick Declerck devait connaître un autre suivi, sur sa propre personne cette fois, qu'il décrit méticuleusement dans *Crâne* (Declerck, 2016). Ce roman raconte l'opération au cerveau pratiquée sur Alexandre Nacht – double autobiographique de Patrick Declerck – afin de retirer l'essentiel d'une tumeur qui mettait les jours de l'écrivain en danger depuis des années.

À nouveau, si la thématique place au départ le récit du côté de cette « réparation du monde » dont Alexandre Gefen prend acte en lisant transversalement la fiction narrative en français depuis le tournant du XXI^{ème} siècle : « 'thérapeutique' de l'écriture et de la lecture, celle d'une littérature qui guérit, qui soigne, qui aide, ou, du moins, qui "fait du bien" » (Gefen, 2017: 9), et plus spécifiquement « face à la maladie » (*idem*: 109-144) et à son récit (auto)fictionnel, le style declerckien ne se laisse pas du tout récupérer. Le personnage autobiographique revendique le droit de haïr et de (se) faire du mal. En nihiliste et athéiste autant cruel que cocasse, Declerck défend son droit à l'expression de la haine comme révolte contre le désespoir et l'absurde, lui qui considère les religions comme des « prisons mentales »⁷. On est donc loin du souci humanitaire en littérature, ce qui autorise une lecture rétrospective complexe sur le récit qui découle du projet d'étude sur les clochards de Paris. Il suffit d'acter le ton du début d'un autre roman, *New York vertigo* : « L'humanitaire aux mille bandages, la sensiblerie universelle, le gnanngnan chroniquement diabétique, tout cela est fort bien, mais il ne faut pas exagérer non plus. Non décidément, ceux-là, je ne les compte pas... » (Declerck, 2018 : 11).

Ici encore, le thérapeute se veut minutieux dans la caractérisation et le suivi du mal qui l'afflige, et surtout sans bienveillance charitable, la même attitude qu'il a eue envers les clochards de Paris dans son projet d'étude. Il s'observe à présent et se décrit lui-même. Il prend des notes cursives, qu'il ponctue de citations littéraires, notamment Shakespeare, Montaigne et La Fontaine, et qui deviendront le roman *Crâne* (Declerck, 2016) :

⁷ cf. Maude Joiret <https://le-carnet-et-les-instants.net/2018/07/02/patrick-declerck-new-york-vertigo/> [consulté le 22/02/2019]

La tumeur ne peut qu'avoir grossi. Grossi un peu serait normal. Plus qu'un peu le serait moins. Il serait possible aussi que, du stade 2 – lent et précancéreux –, elle ait aujourd'hui évolué au stade 3, celui du cancer déclaré. Celui au-delà duquel tout réel bénéfice chirurgical est illusoire. Court et incertain retardement de l'inévitable, tout au plus. Ce stade 3 serait le début de la fin qui précédera d'un peu, mais de rien qu'un peu, l'ultime stade 4. Ce dernier serait aisément reconnaissable : la tache ovale d'hier y aurait tourné méduse. Une méduse folle d'assassins filaments (*idem* : 17-18).

Or les risques chirurgicaux causés par l'atteinte du siège du langage et du discours soulignent une pente naturelle à l'autodénigrement, voire au suicide chez un écrivain que l'on peut légitimement faire ressortir aux « professeurs de désespoir » dégagés par Nancy Huston dans le contexte de la fiction narrative contemporaine en français (Huston, 2004). Il s'est en effet procuré un Browning calibre 12 afin d'en finir au cas où la chirurgie serait un échec ? L'idée du suicide (Declerck, 2016 : 87) sous plusieurs formes l'obsède durant cette terrible nuit (Nacht) d'attente de l'opération qui « (...) recouvre la veille, les peurs, les zones opaques, la fin inéluctable »⁸.

Il y a donc quelque part continuum entre le récit du projet — cet OLN (objet littéraire non identifié) pour citer Yves Mamou (2001) qu'est ce *Naufragés* et l'écriture romanesque qui devait s'ensuivre. À ce propos, le commentaire de Gérard Danou à *Les Naufragés* s'avère pertinent quand il dégage les raisons profondes de cette attention portée aux autres, et à soi, aux antipodes de la charité, notamment dans son rapport au dégoût provoqué par la marginalisation sociale et clinique : « Et Declerck souligne combien ce choix renvoie à une tendance personnelle au non conformisme et à une fascination (sans trop de risques) pour les conditions hors-normes et la folie »⁹. Or, le voilà justement touché à son tour, dans le hors-norme de la maladie, qui est elle aussi, à sa manière, exclusion, ou pour reprendre le psychanalyste Declerck aux prises avec les SDF : « une phénoménologie de l'expérience du dénuement » (Declerck, 2001 : 139). Ici aussi, « mon corps [devient] ce grand absent » (*idem* : 181).

Il n'est dès lors pas surprenant que Sally - la chienne de l'auteur à qui il dédie *Crâne* – soit l'objet de sa plus tendre et authentique affection, elle qui meurt à la fin du roman, ironiquement avant Alexandre Nacht : « Aujourd'hui, vous qui lisez ces lignes, sachez

⁸ *idem*.

⁹ cf. l'éclairante lecture que livre Gérard Danou au roman *Les Naufragés* https://www.rvh-synergie.org/Clochardisation_soignants_bienfaisance_et_domination.htm [consulté le 26/11/2018]

que Sally n'est plus. Elle est morte. Morte de vieillesse, comme on dit. Ainsi la pire crainte de Nacht s'est finalement réalisée puisque justement, sa chienne est morte. Morte, serrée dans ses gros bras d'homme et tous ses pleurs de petit garçon » (Declerck, 2016 : 138-139). Voici Nacht confronté au cadavre dégoûtant de l'animal aimé en tant que mort de l'autre et avant-scène de la sienne propre¹⁰. Il renoue ainsi avec ce qu'il avait témoigné (et que quiconque peut attester dans les rues) : cette fréquente et émotive convivialité entre les clochards et le chien (Declerck, 2001 : 253-254).

Aussi, chez Patrick Declerck, le projet social et thérapeutique enrichit-il et propulse-t-il l'écriture. Il lui assigne une *praxis* cohérente attentive à la question de l'auto-exclusion sociale permanente très éloignée du souci humanitaire ou caritatif. Il lui procure une matérialisation nullement métaphorique de l'humaine condition.

Bibliographie

ALMEIDA, José Domingues de (2013). *De la belgitude à la belgité : un débat qui fit date*. Bern / Franckort sur-le-Main / Berlin : Peter Lang.

BOURDIN, Dominique (2022). « *Les naufragés : Avec les clochards de Paris* by Patrick Declerck, *Revue Française de Psychanalyse*, vol. 66, n° 3, pp. 961-974. <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2002-3-page-961.htm>

DANOU, Gérard (1994). *Le Corps souffrant : littérature et médecine*. Paris : Champ Vallon / Seyssel.

DECLERCK, Patrick (2001[2003]). *Les Naufragés. Avec les clochards de Paris*. Paris : Plon, coll. « Terre Humaine » ; Pocket « Terre Humaine ».

..... (2012). *Démons me turlupinant*. Paris : Gallimard.

..... (2016). *Crâne*. Paris : Gallimard.

..... (2018). *New York vertigo*. Paris : Phébus, coll. « Le Petit Livre(S) ».

GEFEN, Alexandre (2017). *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*. Paris : Corti.

HUSTON, Nancy (2004). *Professeurs de désespoir*. Paris : Actes Sud.

MAMOU, Yves (2001). « Voyage aux limites de la raison sociale », *Le Monde des livres*, 26 octobre.

Sitographie

¹⁰ *idem*.

ALMEIDA, José Domingues de, *Intercâmbio*, 2^a série, vol. 15, 2022, pp. 8-16
<https://doi.org/10.21747/0873-366X/int15a1>

<https://le-carnet-et-les-instants.net/2018/07/02/patrick-declerck-new-york-vertigo/> [consulté le 26/11/2018]

https://www.rvhsynergie.org/Clochardisation_soignants_bienfaisance_et_domination.htm
[consulté le 26/11/2018]

https://next.liberation.fr/livres/2016/03/16/un-memento-mori-dans-le-crane_1440060 [consulté le 26/11/2018]

<https://le-carnet-et-les-instants.net/2016/03/10/declerck-crane/> [consulté le 28/11/2018]